

fête nocturne commence. On sent dans l'air comme une joie tumultueuse qui monte aux cerveaux, précipite la lenteur des allures, délie les langues, élève le diapason des voix. Il y a foule dans les cafés maures, illuminés de toutes leurs bougies et de toutes leurs lanternes ; la flamme danse sur un bariolage d'étagères peintes, de papiers découpés, d'enluminures, de petites glaces miroitantes, de clinquant papillotant. Une rumeur gaie déborde au dehors. Rasés de frais, vêtus de leurs plus beaux atours, la touffe de jasmin à l'oreille, les musiciens tambourinent sur la *derbouka*, piquent des notes aiguës avec leur petite flûte criarde, ou modulent en nasillant de mélancoliques plaintes.

Rien de semblable à Bab-Azoun. Avec ses quartiers neufs, ses hautes maisons à quatre ou cinq étages, ses magasins à l'instar de Lyon ou de Paris, un théâtre où, dans des scrutins solennels, messieurs les abonnés acceptent et refusent les ténors, des processions de promeneurs, toujours les mêmes, défilant du même pas aux mêmes heures réglementaires, on serait tenté de le comparer à la plus banale des villes de province. Mais cette première impression ne demeure pas : bientôt un intérêt puissant vous captive. Regardez ces gens qui passent : il y en a de toute race, et pourtant parmi eux il n'y a point d'étrangers. Tous participent à notre existence, sont mêlés à notre vie sociale, faits à nos manières d'être, imprégnés de nos idées. Vous n'êtes plus dans une ville arabe, ou turque, ou espagnole, vous êtes dans une ville française ; cet Alger-là, c'est l'Alger vivant, qui pense, qui travaille, qui grandit. C'est, en effet, de ce côté, et de ce côté seulement, qu'Alger s'est accru, escaladant les escarpements pour monter par les tournants Rovigo jusqu'au pied de la Casba, débordant par-dessus les remparts, poussant le long de la baie ses faubourgs industriels, marchant en avant, droit au sud.

Et si l'on veut du pittoresque, Bab-Azoun a ses portes ouvertes sur la campagne, son boulevard de la République, suspendu sur la mer. Là-bas ce sont les coteaux verts et les routes en corniche, où à chaque détour un nouvel horizon s'épanouit en plus larges perspectives, et les petits sentiers pleins d'ombre, et les vieux chemins romains enfouis dans les arbres, et les vallées fraîches, et les ravins sauvages avec leur foisonnement de végétations folles. Ici, devant la balustrade de l'immense balcon, c'est d'abord la longue ligne des quais, les docks, les entrepôts, les lourds camions dévalant par les rampes, la foule affairée des négociants, des commis, des portefaix courant sous la charge. Puis c'est le port, avec le mouvement des paquebots qui partent et qui arrivent, des chalands qui accostent, des canots qui filent, le grincement des treuils, le sifflet des sirènes, et, par instants, dominant tous ces bruits de voix et de choses